

## Se situer et se survivre

Jacques Bobet

---

Volume 7, Number 6 (42), November–December 1965

Roman 1960-1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60001ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Bobet, J. (1965). Se situer et se survivre. *Liberté*, 7(6), 484–486.

## *se situer et se survivre*

La jeune littérature publiée par les Editions Parti Pris au cours des quelques dernières années, c'est l'os manquant qui était nécessaire à la reconstitution de l'animal; c'est la planète trouvée au bout de la plume et qui doit absolument se trouver dans l'espace à la place indiquée par les calculs.

Je crois me souvenir encore que ce qui frappe tellement un étranger qui arrive au Canada, c'est le manque de rapport, — de "raccord" même —, entre le roman et sa société qui l'entoure. Je ne parle pas d'un étranger qui tomberait les pieds les premiers dans le milieu le plus ouvrier d'une grande ville, mais de celui qui voyage un peu partout dans la province, qui côtoie des milieux différents, qui prend l'autobus, le taxi, le train, qui se promène dans les rues, qui travaille dans un milieu assez varié et assez riche en expériences diverses. Pour celui-ci, la lecture des romans canadiens, c'est alors une étrange impression de dépaysement, de déséquilibre, d'incompréhensible. C'est sans doute l'espèce de vertige ou de nausée de l'astronome qui sent que les sphères ne peuvent absolument pas rester en équilibre comme on les représente dans les ouvrages scientifiques acceptés jusque-là. On se dit : . . . et pourtant le Canada c'est bien autre chose ! Mais c'est quoi exactement ? . . . On ne conclut pas fatalement à l'idée d'un peuple trahi par ses romanciers, car même la trahison n'est pas donnée à tout le monde ! mais on constate que le Canada hors des romans est beaucoup plus violent, plus amer, plus aigre, plus vivant, plus gaillard. On a toujours l'impression qu'un seul des personnages hauts en couleur qu'on rencontre chaque jour, s'il pénétrait dans le roman canadien le ferait craquer aux alentours. C'est une littérature qui semble toujours mettre les étouffoirs.

Quand les personnages semblent susceptibles de naître à une vie véritable, c'est leur langue qui les trahit, le dialogue qu'on leur prête. On se dit alors qu'il s'agit bien là d'une littérature bourgeoise, mais on peut toujours définir et nommer, l'impression de déséquilibre ne s'en va pas. Ou encore, chaque roman donne l'impression d'une petite goutte de plasma entourée d'une cloison colloïdale trop mince : on s'attend toujours à ce que ça éclate.

Seulement voilà, ça n'éclate pas. Au contraire ça continue. Il manque toujours une donnée pour résoudre ce déséquilibre entre le roman et la rue. A la bête, il manque un os quelque part; il manque même un très gros os : il manque la colonne vertébrale. Il semble maintenant, avec la publication des romans de Parti Pris, que cette colonne vertébrale se forme sous nos yeux. Je me garde bien de porter ici un jugement de valeur sur les romans de Renaud, Major entre autres et ceux des romanciers contemporains ou antérieurs. Mais je dis que le roman canadien commence tout juste à avoir une forme reconnaissable et compréhensible, parce que toutes les grandes lignes se placent, parce que le squelette entier commence à se voir.

Il n'est vraiment pas surprenant, non plus, de voir le retour à l'actualité de Jean Jules Richard se faire au sein de cette même équipe. NEUF JOURS DE HAINE c'était la première petite planète quelque part, dans le noir de l'espace, qui aurait dû attirer l'attention. Elle était bien à sa place déjà. Quelques éclats de rire gaillards de Lemelin autour, quelques pages de Gabrielle Roy et de Langevin, c'était vraiment tout ce qui pouvait laisser croire à l'existence d'une constellation à cet endroit-là du "firmament littéraire" comme on dit. Mais sans cette constellation, Dieu me pardonne, le roman canadien paraissait aussi saugrenu, dans son contexte, qu'un veau à trois pattes.

Il me semble aussi frappant que ce jeune roman touche de si près au cinéma canadien le plus vivant, le cinéma de type candide, le cinéma en prise directe sur la réalité. Les personnages des Editions Parti Pris et les personnages des grandes séries documentaires candides, sont exactement les mêmes personnages : mêmes silhouettes, mêmes voix, même accent, même syntaxe. Encore une fois, je ne porte aucun jugement ni sur ces silhouettes, ni cet accent, ni cette syntaxe, mais je constate qu'ils sont ceux que je côtoie quotidiennement et j'en conclus simplement à l'authen-

ticité de ce cinéma et de ce roman. C'est très simple, mais les personnages de Renaud, Major et J.-J. Richard sont les mêmes que ceux de films comme *LES RAQUETTEURS*, *LA LUTTE*, *LE CINQ SEPTEMBRE A ST-HENRI* et cinquante autres qui ont attiré l'attention du monde entier sur le cinéma canadien. Ainsi se donnent la main, sans préméditation, les cinéastes canadiens et les jeunes romanciers, et c'est plus qu'une nouvelle littérature, c'est une civilisation qui apparaît maintenant intelligiblement sous sa nouvelle forme.

Le plus ironique, sans doute, c'est que le roman canadien traditionnel n'a vraiment rien à y perdre, mais au contraire tout à y gagner. Dégagé du fardeau d'avoir à représenter toute une société, de A à Z, il va nous apparaître maintenant dans une lumière plus sereine et plus juste. Ce qu'il y avait en lui d'authentique va maintenant se situer et se survivre.

JACQUES BOBET